

Et la toux ne cessait, pourtant, que lorsque l'ouvrière, toute sécouée, vibrante, abîmée, portait vivement son mouchoir à ses lèvres et le retirait taché de sang — souriant, la malheureuse, d'un sourire navré.

C'était une agonie lente, qu'une pareille besogne.

Et cependant le travail, pour les femmes, est si difficile à trouver, dans cette ruche bourdonnante de Paris, que jamais l'atelier de madame Clinchard n'était dégarni.

Rarement les lingères la quittaient, de leur plein gré surtout. Quelques-unes, après un peu de temps, — de celles qui faisait rêver une vie de fainéantise où l'honneur comptait pour rien, tenait peu de place — l'avaient abandonnée.

D'autres, plus nombreuses, étaient mortes, après un court séjour à l'hôpital.

Trois ou quatre s'étaient mariées ; deux s'étaient établies à leur compte, dans les environs, et faisaient concurrence à l'atelier de la rue Clichy.

Les autres usaient leurs forces, leur sang, brûlaient leurs yeux, heureuses encore d'un maigre salaire qui leur donnait la satisfaction d'elles-mêmes, et qu'elles employaient souvent, non seulement à leurs besoins, mais encore — dévouements ignorés — aux exigences de quelque vieillard ou de quelque être cher.

Ce fut le cas d'Albine Mirande.

Ah ! si elle avait été seule ! Peu lui eussent importé, vraiment, les privations, même les plus cruelles !... Mais l'enfant !

Elle ne pouvait le trasferer rue de Clichy, et d'autre part la concierge de la rue du Mont-Cenis, malgré sa complaisance, ne pouvait s'en charger tous les jours.

On lui indiqua une gardeuse, demeurant dans la rue, qui avait déjà une dizaine d'enfants d'ouvriers — obligés comme Albine de s'absenter toute la journée et qui, peut-être, pour peu de chose consentirait à se charger de Paul.

Albine, malgré sa répugnance, s'en alla trouver la mère Ladurette. — C'était le nom de la gardeuse.

La mère Ladurette était connue dans tout le quartier, où elle distribuait de temps en temps des cartes-postales qui portaient :

VIEUVE LADURETTE

Sage-femme

Garde les malades, se charge de surveiller les enfants : bonne tenue ; éducation soignée. Grande et superbe installation avec vue sur un parc.

Cette carte-réclame mentait, un peu comme tous les prospectus et comme toutes les réclames. La mère Ladurette, une vieille à la figure énorme, flasque et molle, au menton pendant, à la graisse jaune, aux yeux brillants, enfouis, faux, au ventre rebondi, à la poitrine crevant la robe, la mère Ladurette, disons-nous, si elle était sage-femme, y joignait un autre mérite, celui d'exercer sans aucun droit.

On ne l'employait guère qu'en certains cas et les malheureuses qui recourraient à elle étaient obligées de ca-

cher quelque faute et avaient besoin de s'entourer de mystère.

Voilà pour la sage-femme.

L'éducation soignée se réduisait à hasarder dans une conversation quelques liaisons aventureuses, en désaccord avec la grammaire.

Quant à la bonne tenue, elle consistait en un clin d'œil astucieux, fréquemment renouvelé, qui semblait indiquer chez la vieille tout un monde de pensées qu'elle n'exprimait pas, et en une façon particulièrement distinguée d'offrir du tabac.

Brochant sur le tout, une saleté repoussante.

Enfin, il n'était pas jusqu'à la vue splendide sur un parc qui ne fut mensongère. Pour avancer cette énormité, il fallait même avoir une extrême audace, où bien être doué du plus profond mépris pour la vérité.

L'appartement de la gardeuse, situé au troisième étage, donnait sur une maison voisine, dans laquelle était une pension. Ce que la vieille décorait du titre de parc était six peupliers hauts de deux mètres, gros comme le poing, mourant saute d'eau, lesquels étaient plantés symétriquement dans le préau. Le soleil brûlait le gravier autour d'eux et ils faisaient mal à voir, tant ils étaient malmenés par le sort, tant ils étaient chétifs, tant les feuilles semblaient avoir mis de peine à pousser !...

Dans les quatre chambres de son appartement, madame Ladurette avait placé des lits.

Tous étaient occupés, sauf un, quand Albine vint proposer à la vieille la garde de son fils.

La gardeuse eut soin de lui faire remarquer, en appuyant beaucoup sur la rigueur des temps, sur la cherté des loyers, sur le nombre des demandes analogues qu'elle recevait.

Après quoi, et non sans avoir bataillé, il fut convenu que la jeune mère abandonnerait par jour à madame Ladurette vingt sous sur les deux francs cinquante qu'elle recevait chez madame Clinchard.

Et ce fut ainsi que vécut Albine — si ce n'est pas être suprêmement ironique que d'appeler vivre cette lèche-mort amenée par le travail excessif et les privations.

Elle était aussi robuste que vaillante ; son sang était chaud et vivace ; sa sève était féconde ; elle résista.

Elle y perdit sa fraîcheur ; elle y perdit sa beauté, aussi. Mais que lui faisait la coquetterie, à présent ! Depuis longtemps elle avait fait le sacrifice de sa beauté et il n'entrant même pas dans son cœur la pensée qu'un jour pourrait venir où les angoisses étant oubliées, il lui serait permis d'aimer encore. Là-dessus, elle ne se trompait pas. Elle savait qu'elle n'aimerait plus.

Cependant les occasions ne lui manquèrent point, dans les premiers temps surtout, alors que tout en elle indiquait encore la fraîcheur et la santé : ses yeux qui brillaient ; la pureté de son front sous les lourds bandeaux de ses blonds cheveux ; ses lèvres rouges comme la pourpre, et sa taille mince, droite et flexible, décelant un corps souple, jeune, ardent, et ses mains qu'elle avait petites et qui étaient devenues blanches, à Paris, depuis que la chaleur lourde du gaz, dans l'atelier de madame Clinchard, remplaçait les brûlures du grand soleil.